Le parfum de Léa

Comment tout cela a-t-il commencé ? Sans doute faut-il chercher quelque part au fond de l'enfance de Claude. Quelque part du coté de ces matins limpides et guillerets où sa mère, ébouriffée par la clarté pimpante du printemps renaissant, retardait à plaisir le moment de regagner le clair-obscur de l'intérieur familial. Elle l'entraînait alors au long des rues en des détours sans fin. Les couleurs vives de l'enseigne peinte *Aux cafés du Brésil* avaient attiré son regard de très loin. Puis, comme ils approchaient de la boutique, l'odeur chaleureuse du café torréfié l'avait soudain saisi. Au travers de la devanture, sa mère avait étanché sa curiosité, tandis qu'il contemplait bouche bée l'énorme machine grondante rouler de ses longs bras les fèves de Bourbon dans un ballet étourdissant.

Des années plus tard, Claude repassa par là. La façade n'avait pas changé mais la lumière aveuglante du soleil de juin s'y réverbérait avec violence. Une main en visière sur le front,

il scruta la pénombre du magasin à la recherche des images et des sensations de jadis. Quand ses yeux furent accommodés, il distingua une jeune fille, vacante derrière le comptoir des thés, qui le regardait et lui souriait. Elle était plus pâle encore que la blouse crème ourlée de carmin qu'elle portait avec grâce. Ce sourire pourtant timide le foudroya. Il voulut y répondre, mais son visage resta figé en une grimace terne et sans âme.

Désormais rien ne fut plus comme avant. Le regard de la jeune vendeuse le poursuivait tard dans la nuit, le retournait dans son lit où ses yeux encore éblouis ne parvenaient plus à trouver l'ombre. Un jour enfin, il osa pousser la porte vitrée. Un tressaillement de grelots attira tous les regards dans sa direction. Au milieu des hautes boîtes cylindriques aux arabesques colorées, la jeune fille semblait n'attendre que lui. Claude s'approcha et d'une voix étouffée par l'émotion, il demanda cent grammes de thé. Elle eut un sourire tendre, puis sa main légère s'envola pour décrire une ample courbe enveloppant d'un seul geste tout l'assortiment disposé sur les rayonnages. « Lequel voulez-vous ? » Les étiquettes dansaient devant ses yeux. Il s'accrocha aux premières lettres dorées qu'il parvint à fixer. Ce fut presque un cri de délivrance : « *Orange Pekoe* ! » Puis il fut à nouveau dans la rue, serrant le précieux

sachet contre son cœur battant. Dès lors, il n'eut plus qu'un désir, se retrouver auprès d'elle, se griser de son sourire, se brûler les yeux à son regard.

De la caisse où elle embrassait toute sa boutique d'un regard maternel, Madame Brisach vit donc souvent ce jeune homme réservé qui allait sans détour vers l'étalage des thés. Léa l'accueillait avec un sourire rayonnant et il repartait, la mine réjouie, tenant fermement son précieux butin. Les paquets s'accumulaient dans la chambre de Claude, comme autant de trophées dérisoires. Le soir, il les ouvrait un à un et, les yeux fermés, humait délicatement leur parfum. Pour un instant alors, il était à nouveau dans la boutique. En un ballet gracile, Léa, sur la pointe des pieds attrapait une boîte tout en haut d'une étagère et la posait devant lui sur le comptoir. Elle en ôtait le couvercle puis l'inclinait afin qu'il découvre les flaveurs. Il se penchait vers elle, leurs cheveux se touchaient presque et il inspirait une grande bouffée où triomphait le parfum de la jeune fille. C'était un moment complice d'intimité qu'il aurait aimé prolonger à l'infini. Pour le renouveler, il changeait de thé à chaque passage, au gré des étiquettes qui retenaient son regard. Lorsqu'il prononça *Darjeeling Makaibari*, les yeux de Léa pétillèrent soudain d'un éclat neuf. Il eut même l'impression

que les conversations s'étaient arrêtées autour d'eux. Madame Brisach le considéra avec respect et il comprit qu'il venait de franchir le seuil d'un sanctuaire vénéré.

Les semaines passaient et leur relation pourtant très tendre n'évoluait pas. Le sourire de Léa se voila bientôt d'une onde de lassitude et de désenchantement que Claude ne parut pas remarquer. Après plusieurs visites vaines, il osa questionner madame Brisach. « Léa ? Elle s'est mariée et elle aide maintenant son mari à la poissonnerie des halles. » Il manqua défaillir et quitta le magasin en chancelant. Le plus cruel était de se figurer Léa en poissonnière au milieu des odeurs fortes de marée, d'imaginer ses mains délicates arrachant d'un geste sec la peau d'une sole. Il résolut alors de ne jamais la revoir, pour conserver intactes les images capiteuses qui peuplaient ses souvenirs.

Les années ont passé. Claude a maintenant l'élégance raffinée et un peu austère des vieux célibataires qui se vouent à un amour de jeunesse à tout jamais perdu. Il n'a pas oublié Léa, mais il a reporté toute sa passion sur les thés. Il s'est replié sur leurs parfums délicats, il a appris à connaître leurs saveurs et en a peuplé son univers.

Un jour même, il s'offrit un pèlerinage à Darjeeling. Il brûlait de connaître la plantation de Makaibari qui, parmi les jardins les plus prestigieux, avait conservé sa préférence. Il y arriva en pleine récolte de printemps. Ivre de bonheur au milieu des collines verdoyantes de théiers, il se glissa au milieu d'un groupe de cueilleuses et tenta d'imiter leurs gestes précis et efficaces. Une jeune femme qui l'observait depuis un moment, lui tendit soudain un fin bouquet de feuilles, avec un petit rire cristallin. Il se pencha pour le saisir mais ses semelles glissèrent. D'instinct il se raccrocha à cette main si proche et tous deux roulèrent sous le couvert des arbustes. Immobile, elle le regardait en souriant. Son corps chaud et élastique palpitait tout contre celui de Claude et il vit dans ses yeux qu'elle partageait son désir. Il inclina la tête vers elle et ferma les yeux pour mieux savourer le parfum suave qui les enveloppait. Le visage de Léa s'imposa brutalement à son esprit. Penaud, il se redressa vivement, épousseta sa chemise d'un revers de bras et s'éloigna sans un mot.

L'image de Léa s'est pourtant peu à peu effacée de sa mémoire. Le temps en a gommé les traits. Ce n'est plus qu'un portrait affadi et sans aspérité où seuls le regard et le sourire ont

gardé toute leur force. Saurait-il encore dire la nuance juste de ses cheveux ? Quant à son parfum, le vrai, celui de l'eau de toilette de quat'sous qui avait subjugué Claude au premier jour, il s'est peu à peu évanoui, supplanté dans le souvenir par des fragrances de jasmin, de bergamote et de fleur de lotus.

Aux *cafés du Brésil*, Germaine Brisach, a remplacé sa mère. Elle est pleine d'égards pour le plus ancien client de sa boutique qui s'aperçoit à peine de l'attention tendre qu'elle lui porte. « Vous n'avez jamais songé à vous impliquer dans le commerce des thés ? Cela irait à merveille au fin connaisseur que vous êtes ! » Les yeux égarés vers un horizon invisible, il semble se sourire à lui-même. D'un geste presque machinal, il replace du bout des doigts une mèche de cheveux où perlent quelques fils d'argent. « Oui, oui, peut-être un jour… Plus tard, pourquoi pas ! » Et dans sa bouche, ces mots sont ceux d'un tout jeune homme que rien ne presse et qui a la vie devant lui.

Daniel Rinaudou

Avril 2002